

quents, des philosophes prêts à mourir pour la vérité. Un prince philosophe doit-il être leur ennemi?

A son tour, l'homme de l'État comme le philosophe ne devait-il pas comprendre ce langage de l'apologiste : « Vous vous effrayez de notre ambition ; vous entendez dire que nous attendons une royauté future, et vous croyez qu'il s'agit d'une royauté terrestre, non du règne de Dieu. Vous avez tort, ne voyez-vous pas que, lorsque nous sommes interrogés par vous, nous avouons que nous sommes chrétiens, bien que nous sachions que la mort sera la suite de cet aveu ? Pensez-y donc ! si nous attendions une royauté terrestre, ne nous garderions-nous pas d'un tel aveu qui nous fait encourir la mort ? ne dissimulerions-nous pas notre foi et ne tâcherions-nous pas de vivre pour être un jour témoins de cette royauté que nous attendons ? Si nous méprisons la mort, c'est parce que nous ne comptons pas sur les espérances de ce monde. Non, nous n'avons pas de pensées de révolte. Adorant Dieu seul, mais, en toute autre chose, heureux de vous obéir, nous vous tenons pour les rois et les chefs du genre humain ; nous vous payons le tribut comme nous l'a enseigné notre Maître ; nous combattons dans votre milice, nous prions pour vous, pour la conservation de votre pouvoir et pour que la sagesse vous soit donnée avec le pouvoir¹. Soyez-en sûrs, nous sommes de tous les hommes les meilleurs auxiliaires et les plus sûrs coopérateurs que vous puissiez avoir pour la paix publique : car nous enseignons, nous, que ni le malfaiteur, ni l'avare,

¹ Justin, *Apol.*, I, 11, 12, 17. V. l'expression des mêmes idées. Tertull., *Apol.*, 27, 28, 50, 52, 55, 57, 58; *de Scap.*, 2, 11; *ad Nat.*, 1, 4, 17; Athénag., *Leg.*, 1; Origène, *C. Cels.*, III, 15, VIII, 65; Tatién, *ad Græc.*, 4; Théophile, *ad Autol.*, I, 11, *Ep. à Diognète*, 5; Dionys. Alex. *ap. Euseb.*, *Hist. eccl.*, VII, 41.

ni le perfide, pas plus que l'homme de bien, n'échappent au regard de Dieu, et que tous marchent vers l'éternel châtiment ou vers l'éternel salut qu'auront mérité leurs actions. Si tous les hommes savaient cette vérité, nul ne donnerait au vice les courts moments de sa vie, ayant la conscience que le chemin du vice est le chemin du feu éternel; l'homme serait tempérant et vertueux afin de pouvoir, au jour du jugement de Dieu, échapper à la peine et obtenir la récompense. Prenez garde à ceci que vos lois et vos châtiments ne font pas reculer tous les coupables. Vous êtes hommes; on peut vous tromper et, à la faveur de cette tromperie, commettre le mal. Mais, si tous comprenaient qu'il est impossible de dérober à Dieu nos actes ou même nos pensées, la crainte de la colère divine, confessez-le, les ferait demeurer dans le bien. Vraiment, on croirait que vous redoutez le moment, où, tous vivant honnêtement, vous n'auriez plus personne à punir ! Ce serait là un souhait de bourreaux, non de sages empereurs. C'est là le souhait, j'en suis persuadé, et c'est l'œuvre funeste de ces démons réprouvés qui se font offrir des victimes et de l'encens par des hommes ennemis de la raison. Mais, de votre part, de princes amis, comme vous, de la philosophie et de la piété, nous n'attendons rien dont la raison puisse s'offenser¹. »

Restait pourtant une objection et une crainte. L'honnête homme, le philosophe et le prince ne serait-il pas arrêté par ces calomnies populaires par lesquelles on voulait flétrir les assemblées chrétiennes ? N'en était-il pas encore à voir dans les chrétiens des hommes qui se dédomma-

¹ *Apol.*, I, 12.

geaient, par les ténébreux méfaits de quelques nuits, de l'hypocrite pureté de toute leur vie? Ces calomnies, tous les apologistes y répondaient d'ordinaire par l'absence ou la faiblesse des preuves à l'appui, par l'innocuité notoire de la vie et de la doctrine chrétienne. Incestueux! les chrétiens qui vivent, chacun le sait, dans la pureté conjugale, quelques-uns même dans la continence absolue. Infanticides! eux qui ne se croient même pas permis, ce que chacun fait ailleurs, d'exposer l'enfant qui vient de naître ou d'éteindre la vie de l'enfant qui n'est pas encore né. Anthropophages! eux qu'on voit subir la mort plutôt que de faire leur nourriture du sang des animaux¹.

Le paganisme continuait pourtant à répéter ses calomnies. Le secret que les chrétiens gardaient sur une partie de leur doctrine et de leurs actes donnait à ces rumeurs un certain appui. Ces assemblées nocturnes et cachées dont les apologistes eux-mêmes ne parlaient qu'avec réserve, cet aliment mystérieux qu'on y recevait, cette victime immolée, cette chair et ce sang dont on se nourrissait, et qui était bien une chair humaine et un sang humain : qu'était-ce que tout cela? Le silence forcé du chrétien à cet égard et la persévérante calomnie qui en était la suite était de toutes les peines terrestres la plus sensible aux fidèles. Les martyrs, mourant dans les tortures, protestaient par ce seul cri : « Nous sommes chrétiens, et il ne se fait rien de mal parmi nous. » Et j'ai fait ailleurs allusion à ce jeune chrétien d'Alexandrie qui, pour démentir la calomnie, voulait essayer d'un moyen désespéré et prouver l'innocence de tous en rendant le crime impossible pour lui-même.

¹ V. ci-dessus, p. 295.

Justin, lui aussi, sortit cette fois de la discipline chrétienne, mais par une plus sage hardiesse. Il crut que la loi du secret devait céder à l'intérêt de la défense; et, autorisé peut-être par les chefs de l'Église, il n'hésita pas à lever devant l'empereur le voile qui couvrait les mystères chrétiens. En ce siècle où la publicité des écrits était si loin de ce qu'elle est aujourd'hui, il pouvait le faire et il le fit, sans que ce secret, révélé devant le prince, cessât d'être gardé devant le reste du monde et par le reste des Églises chrétiennes. Aujourd'hui, que l'universalité du christianisme a effacé toute ombre de secret dans son sein, nous pouvons apprécier quelle a été la franchise sincère de Justin; et dans cette révélation, unique en ce temps, nous avons une preuve de plus que l'acte suprême du culte chrétien était compris par l'Église catholique du second siècle comme il l'est par l'Église catholique du dix-neuvième.

« De quelle manière, dit-il, nous avons été renouvelés par le Christ et nous nous sommes consacrés à Dieu, nous allons vous le dire : si nous taisions ce point, on se plaindrait de l'infidélité de notre exposé¹. » Et alors, après la description du baptême et des cérémonies de l'assemblée chrétienne, après avoir dit comment le pain et le vin sont consacrés par le prêtre et distribués par les diacres, il ajoute : « Et c'est cet aliment qu'on appelle parmi nous action de grâce (Eucharistie), auquel nul ne peut participer s'il ne croit à la vérité de nos enseignements, s'il n'a obtenu par le bain sacré et la renaissance de son âme la rémission de ses péchés, si enfin il ne vit comme le Christ nous a enseigné à le faire. Car nous ne recevons pas ces aliments comme un pain et comme un breuvage ordinaire. Mais,

¹ *Ibid.*, 61.

de même que Jésus-Christ notre Sauveur, incarné par la grâce de Dieu, a pris chair et sang pour notre salut; de même aussi il nous est enseigné que ces aliments sur lesquels une prière d'actions de grâce a été prononcée avec les propres paroles du Christ, et qui, se transformant dans nos veines, nourrissent notre chair et notre sang, sont la chair même et le sang de Jésus incarné. Les apôtres, dans leurs mémoires que l'on appelle Évangiles, racontent que Jésus leur a commandé d'agir ainsi; que, prenant le pain, il a rendu grâces et a dit: «Faites ceci en mémoire de moi, ceci est mon corps;» que, prenant également la coupe et rendant grâces, il a dit: «Ceci est mon sang,» et leur en a donné à eux seuls¹. »

Telle est l'apologie de saint Justin. C'est un discours moins qu'une action. Il y a des apologies plus éloquentes et plus chaleureuses, d'autres plus méthodiques et plus profondes; il n'y en a pas de plus franches. Par la bouche de Justin, le christianisme à demi persécuté, à demi toléré, veut sortir de cette position indécise, s'offre au glaive si on ne l'approuve pas, demande la liberté si on l'approuve. Il ne dissimule aucune vérité, pas même les plus dures; il ne tait aucun mystère, pas même les plus sacrés. Il ne veut ni se déguiser, ni se laisser défigurer. Il est prêt à mourir pourvu qu'il se soit manifesté: «Si tout ceci vous semble vrai et raisonnable, respectez-le (ce sont là les derniers mots de Justin); si tout ceci vous semble puéril, laissez-le de côté comme on fait une chose puérile. Ne condamnez pas à mort des innocents comme si c'étaient des ennemis. Si vous demeurez dans l'iniquité, nous vous le prédisons, vous n'échapperez pas au jugement de Dieu.

¹ *Ibid.*, 61, 65, 66

Quant à nous, notre dernier cri sera: «Qu'il soit fait comme il plaît à Dieu.» Justin a pris son parti du martyre, et il s'acquitte avec sa conscience en disant la vérité.

Seulement César sera averti. Ce que Justin lui dit, en langage moderne se réduit à ceci: «Il est vrai, vous avez autour de vous des millions d'hommes qui vous encensent, mais qui vous détestent; qui jurent par la fortune de l'empereur, mais qui conspirent contre la fortune de l'empereur, ou qui du moins se garderont de la défendre; qui chantent à tue-tête:

Jupiter, ôte de nos ans
Pour ajouter à ses années¹.

mais qui tiennent pour sûr que Jupiter ne les entend pas, et, tout au contraire de ces vœux officiels, sont prêts à vous tuer ou à vous laisser tuer. Il y a de ces hommes dans votre capitale, dans vos camps, dans votre palais: et tout chez eux, même leurs flatteries et leurs hommages, est fait pour choquer ce qu'il y a en vous de

¹ «De nostris annis tibi Jupiter augeat annos.» Tertullien, *Apol.*, 25.

Sur tout ce qui suit, voy. les citations à la note ci-dessus, p. 472.

Sur les prières publiques dans les églises pour les empereurs, Justin, *Apol.*, I, 17, 61; Tertull., *Apol.*, 59; Athenag., *Leg.*, 57; Théophile, *ad Autol.*, 11, 16; Cyprien, *ad Demetriad*.

Sur le paiement des tributs par les chrétiens, Justin, *Apol.*, I, 17; Tactien, 4; Tertull., *Apol.*, 42; leur obéissance, *Acta martyr. Polycarpi*, 10, *Ep. ad Diognet.*, 5; Tertull., *ad Scap.*, 11, *ad Nat.*, 1, 4; *Apol.*, 50, 57.

Sur l'absence de participation des chrétiens aux mouvements politiques, Tertull., *ad Scap.*, 11, et *Apol.*, 55; Origène, *C. Cels.*, III, 15.

Absence d'ambition chez les chrétiens, voy. ci-dessus, p. 299.

Contre les hérétiques qui veulent que la puissance temporelle soit l'œuvre des démons. Irénée, V.

Sur les honneurs rendus aux princes, Dionys. Alex., *apud Euseb.*, *Hist. eccl.*, VII, 11; Athénag., *Leg.*, 1; Théophile, I, 11; Tertull., *Apol.*, 27, 50, 55, *ad Nat.*, I, 17; *ad Scapul.*, 2.

pur, d'élevé, de généreux, de philosophique, d'honnête. Pour contenir leurs mauvaises passions et faire de cette société un ordre tant soit peu supportable, vous n'avez plus aujourd'hui ce qui faisait la force des sociétés d'autrefois, le lien du patriotisme; car tout patriotisme a été absorbé par l'empire de Rome, et le patriotisme romain lui-même est trop vaste pour être puissant. Vous n'avez donc que la force, la peur; vos soldats et vos bourreaux. Avec cela, vous réussissez, tant bien que mal, à museler les criminels vulgaires. Mais contre les criminels plus distingués, que faites-vous? Vous essayez de les amuser avec de vieilles robes prétextes, prétoriennes ou consulaires, dont personne ne fait plus de cas; vous pouvez leur jeter de l'argent, et encore pas beaucoup; car vous en avez trop peu pour en donner à tous. Mais comme, en définitive, il n'y a au monde qu'une seule situation puissante, splendide et même libre, celle d'empereur, vous ne pouvez faire que beaucoup de gens ne souhaitent d'être empereur et, pour le devenir, de vous renverser. Et enfin, pour vous maintenir en paix avec ces millions d'hommes dépravés auxquels il serait absurde de n'opposer autre chose que la force, vous êtes obligé de flatter chez eux de pitoyables, malhonnêtes, sales, honteuses superstitions auxquelles vous ne croyez pas, et de vous en aller, rougissant intérieurement, encenser et adorer de misérables petits dieux sur le compte desquels Evhémère et tant d'autres vous ont si pertinemment édifiés.

« Tout cela ne serait rien encore, si, pour faire plaisir à ces millions d'hommes que vous méprisez, vous ne persécutiez pas quelques autres millions d'hommes que vous êtes forcés d'estimer, qui eux au moins sont en harmonie avec vos nobles instincts et vos idées élevées d'homme de

bien, de sage, de philosophe. Ceux-là, il est vrai, ne vous flattent pas, ne vous appellent pas l'adorable, l'éternel, l'invincible, le Dieu. Ils ne louent en vous que vos vertus; ils vous appellent sage, homme de bien, pieux, philosophe, parce que vous l'êtes; rien de plus. Cela est vrai; mais aussi, ces hommes-là ne vous demandent ni robes prétextes, ni argent; ils n'ont pas d'ambition terrestre, pas même celle d'être empereurs; ils ne conspirent ni contre votre empire ni contre votre vie; ils se prêtent sans murmure aux fonctions pénibles de la société, sans prétendre aux fonctions lucratives ou honorifiques: double profit pour vous. Ils ne donnent d'exercices par leurs méfaits ni à vos juges, ni à vos soldats. Ces hommes vous disent qu'ils vous sont fidèles, qu'ils sont prêts à vous obéir, que vous êtes pour eux les ministres et les envoyés de leur Dieu; et vous devez les en croire, car ce sont gens qui chaque jour se laissent tuer plutôt que de mentir. Vous avez, du reste, une autre raison de les en croire; c'est que, proscrits, harcelés, persécutés par vous, nul d'entre eux ne s'est encore révolté; et que, si leur désobéissance est allée jusqu'à ne pas encenser vos dieux, elle n'est jamais allée jusqu'à déchirer seulement la robe d'un de vos licteurs. Ce sont donc de *loyaux* sujets, des gens sur lesquels vous avez un genre d'autorité jusqu'ici inconnu au monde, des gens qui vous obéissent non par peur, ni seulement par amour, ni par un patriotisme enthousiaste que l'empire romain ne comporte pas, mais par conscience. Il y a parmi eux des hommes qui, s'ils n'avaient que vous de maître, feraient beaucoup de mal, même à vous; mais parce qu'ils ont, au-dessus de vous, un autre Maître, ils ne font de mal ni à personne, ni à vous. Quel incon-